

Le Numéro

Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition Hebdomadaire.

POUR LES ETATS-UNIS... 31.00 31.30 31.60 31.90 32.20 32.50 32.80 33.10 33.40 33.70 34.00 34.30 34.60 34.90 35.20 35.50 35.80 36.10 36.40 36.70 37.00 37.30 37.60 37.90 38.20 38.50 38.80 39.10 39.40 39.70 40.00

POUR LES ETATS-UNIS... 31.00 31.30 31.60 31.90 32.20 32.50 32.80 33.10 33.40 33.70 34.00 34.30 34.60 34.90 35.20 35.50 35.80 36.10 36.40 36.70 37.00 37.30 37.60 37.90 38.20 38.50 38.80 39.10 39.40 39.70 40.00



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

81ème Année

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI, 18 OCTOBRE 1907

1er Septembre 1827

UN METIER DIFFICILE.

Un curieux journal m'est récemment tombé dans les mains, écrit Jean Frolo dans le "Petit Parisien". Il venait d'Allemagne et portait ce titre: "Organe des Cirques et des Baraques". C'était principalement un organe d'annonces et de placement. On y lisait:

Attention! Jongleur qui jongle avec trois, quatre ou cinq balles, qui peut faire le singe ou le léopard, qui est un travail d'un cirque de premier ordre.

Où encore Un phénomène! Le magicien offre un porc qui pèse 170 livres, qui a six mois, qui est sain et qui n'a que deux pattes. Ecrire, etc....

Ces annonces levaient un coin du voile qui masque au public, comme le rideau d'un théâtre, la vie de cette population nombreuse, si intéressante et si fréquemment méconnue, des acrobates et des saltimbanques. Les jours nous tenaient au courant des moindres faits et gestes de nos comédiens et de nos comédiennes. Elles occupent, dans la vie littéraire, une place souvent supérieure à leur talent. Des acrobates de tout niveau, des plus renommés comme des plus humbles, on se sent rien. Où vont-ils? Où vont-ils? Où vont-ils? On ignore.

En souvent, devant la baraque modeste où dans le cirque somptueux, cette réflexion m'est venue à l'esprit. Un livre récent de M. G. Strahly, sur l'Acrobatie et les Acrobates, nous fait pénétrer dans la coulisse, parfois douloureuse, d'où sortira tout à l'heure, pour notre plus grand plaisir, les clowns et les artistes.

Il faut renoncer à la vieille légende de l'enfant enlevé par des saltimbanques et qui devient acrobate sous le terreur des coups. Ce sont là des histoires qu'on conte aux môches, et qu'on a raison de leur conter, pour les empêcher de tramer sur les routes, ou à la morsure des chiens et le choc des automobiles les menacent bien davantage. En réalité, on devient acrobate ou par hérité ou par vocation.

Par hérité on est alors ce qu'on appelle un enfant de la belle. Il y a des dynasties qui se perpétuent de génération en génération, sous des noms divers, mais les Nizarras, les Nomis, les Togam dimment... à peine nous des sorciers exotiques, les noms bien français de Sarrazin, Simon et Magot. Il y a, en effet, dans ces familles, où l'on est acrobate de père en fils, une réelle fierté de caste. Les enfants n'hésitent pas sur leur vocation. Cela tient peut-être, au surplus, à ce que le métier ayant besoin d'être appris de bonne heure, les petits y sont embrigadés avant de savoir ce qu'on veut lire d'eux. Quand ils ont pu, ils ont entre les mains une profession, un gagne-pain, qui, quel qu'il soit, est excellent. Ils le gardent.

Ceux qui viennent à l'acrobatie sur le tard après avoir fait autre chose, sont, en somme, l'exception. Et certains exercices leur seront toujours interdits. Tous les numéros qui exigent de la souplesse, ou qui demandent un long apprentissage, tous les exercices auxquels il faut avoir été rompu dès l'enfance—sauts du tapis, jeux acrobates, dévotion, acrobatie équestre—seront pour eux une terre promise dont ils ne franchiront pas le seuil. Au contraire, les anneaux, les barres fixes, les trapèzes volants leur permettront de se distinguer. Il y avait, parmi les "Lockford", famille fameuse d'acrobates, un ancien bijoutier; parmi les "Jupites", un ancien tailleur. Il paraît même que notre Ecole militaire de Joinville-le-Pont fournit un petit contingent à la carrière acrobatique.

Cette carrière elle-même a ses catégories, son prolétariat, sa bourgeoisie, son aristocratie. Du saltimbanque isolé, qui travaille seul sur un bout de tapis, à l'artiste illustre qu'on applaudit dans les grands-music-halls, en passant par les acrobates attachés aux cir-

ques nomades, on rencontre toutes les classes, tous les degrés, dans ce métier hasardeux. Et l'on peut dire que ces distinctions n'y sont fondées que sur le talent personnel et sur la rémunération qui le consacre.

Ne croyez pas, d'ailleurs, que les trempins des acrobates soient toujours des ponts d'or. On vit chichement dans la plupart des alertes familles dont nous applaudissons les tours de force ou d'adresse, et la fortune—ou seulement l'aisance—est le privilège d'une élite peu nombreuse.

Pour les saltimbanques qui, dans une vieille roulotte, vont de ville en ville et de bourg en bourg, la vie est un problème quotidiennement posé. Ils ont trop de soucis, du reste, pour pouvoir être de vrais artistes. On a dit d'eux qu'ils étaient les ratés du métier. C'est vrai, parce que leur échec n'est souvent imputable qu'à des circonstances. Au contraire, dans les grands cirques ambulants, on trouve des hommes ou des femmes d'une réelle virtuosité, qui, engagés à l'année, souvent plusieurs années d'avance, ont un avenir assuré, et qui, très généralement, aimant leur art, sont parfaitement heureux. Il en est d'autres, au contraire, qui ne se sont pas "dérouillés" et qui ne jouent jamais que les "utilités". Quelle est la profession où il n'en soit pas ainsi?

Pour trouver les grandes "vedettes", il faut aller dans les cirques ou dans les music-halls des capitales d'Europe et d'Amérique. Ces établissements font, à la différence des cirques nomades, des recettes qui leur permettent de payer cher. Il est, à vrai dire, assez malaisé de se renseigner exactement sur cette question de prix. Les directeurs disent toujours que les artistes les ruinent! Les artistes, de leur côté, mettent leur point d'honneur—et aussi leur intérêt—à affirmer qu'ils sont très peu payés. Il y a une complexité instinctive de l'employeur et de l'employé dont il faut tenir compte pour arriver à la vérité.

D'une façon générale, on peut dire que les aristocrates de l'acrobatie reçoivent des appointements mensuels qui varient de 300 à 10,000 francs. Bien entendu, le second chiffre est exceptionnel. On connaît cependant des exemples certains où il est atteint. Mais il faut tenir compte du chômage, qui est relativement fréquent, et des frais, qui sont considérables. S'agit-il d'écuyers et d'écuyères? Il faut loger, nourrir, transporter les animaux. Cela coûte cher, surtout dans les grandes villes. Il y a, même sans cela, les costumes, qui, aux termes habituels des engagements, doivent être d'une fraîcheur et d'une propreté irréprochables. Ces contrats sont, d'ailleurs, généralement léonins. Et les directeurs mettent tous les avantages de leur côté.

Il est vrai que les grands acrobates se rattrapent sur leurs collaborateurs. Tel trio de barres fixes, où chaque artiste vaut les deux autres, est payé trois mille francs par mois. Mais le "patron" garde deux mille quatre cents francs pour lui et remet six cents francs à ses deux camarades. Comme la loi permet l'exploitation des enfants à partir de douze ans par leurs parents légitimes, à partir de quinze ans par les étrangers, il y a là matière à une infamie d'abus. Mais, ici encore, je dirai, quels est la carrière où il ne s'en commette pas.

L'acrobatie est un métier difficile. Et c'est un métier méconnu. L'"Organe des Cirques et des Baraques" devrait bien prendre sa détermination.



Quart Grandeur, 150 pièce 2 pour 25c

UNE IDYLLE.

M. Marcel Hutin, de l'Echo de Paris, passant par Genève, a eu l'idée de chercher à savoir ce qu'était devenu Lucchenti, l'anarchiste italien qui assassinait dans cette ville l'impératrice Elisabeth d'Autriche.



LOUIS LUCCHENTI.

On sait qu'en Suisse, sauf dans trois cantons, dont n'est pas celui de Genève, la peine de mort est supprimée et remplacée par la réclusion perpétuelle. S'il est un crime abominable et révoltant en terre suisse, c'est bien celui de ce Lucchenti, s'attaquant à une femme déjà accablée par le malheur et qui, malgré son rang souverain, s'abstenait notoirement de prendre part aux affaires politiques. On a noté à l'époque que cet anarchiste, profitant des habitudes nomades de l'impératrice, eut soin de guetter l'impératrice sur cette passion des voyages avec ce trait sa victime sur le territoire d'un Etat où la peine de mort était abolie. Le misérable le voulait bien attendre à la vie d'Elisabeth d'Autriche, mais non pas risquer la sienne. On en est sûr aujourd'hui et quel est le régime qu'il subit dans sa prison? Voici les renseignements puisés aux meilleures sources par M. Marcel Hutin.

Lucchenti se lève à sept heures. Il fait un premier déjeuner composé d'un demi-litre de café au lait et d'un kilogramme de pain pour deux jours. De sept heures à huit à midi il travaille dans sa cellule, soit à confectionner des babouches, soit à relier ses livres, car il a des livres, la direction lui en prête, et il en achète sur ses économies (il gagne environ vingt-cinq centimes par jour, ce qui n'est pas le Pérou si l'on veut). C'est tout de même cinq fois plus que le pioupiou français). A midi, déjeuner: un litre de légumes, pommes de terre frites, riz ou haricots "soigneusement assaisonnés, avec tout ce qu'il faut", à soin de faire observer le fonctionnaire compétent. Deux fois par semaine de la viande bouillie. En outre, un cinquième de litre de vin par jour, avec droit à un supplément le dimanche. De midi et demi à une heure, promenade dans les cours de la prison avec une pipe savoureuse artistiquement bourrée par un gardien qui pousse la prévenance jusqu'à offrir du feu.

Ensuite, jusqu'à deux heures, classe ou un professeur forme les détenus à la connaissance des langues et au goût de la bonne littérature. Lucchenti est un excellent élève. Il a déjà appris le français, qu'il parle couramment aujourd'hui, et va se mettre à l'étude de l'anglais. C'est un lettré. En ce moment il lit *Dombey and Son* de Dickens. Ses auteurs favoris sont Voltaire, Montaigne et Jean-Jacques Rousseau. On ne nous dit pas ce qu'il pense du récent ouvrage de M. Jules Le-Maitre sur le citoyen de Genève—c'est une lacune.

Il passe doucement l'après-midi dans sa cellule à travailler, à lire et même à écrire: il rédige ses mémoires, qui ne manquent pas, espérons-le, de paraître un de ces jours dans un journal du matin, et qui auront peut-être tant de succès que ceux de la comtesse de Bologne. A six heures, souper, puis nouvelle récréation. A huit heures, quatrièmes et dernier repas de la journée, puis extinction des feux: Lucchenti s'endort, satisfait de lui-même et de ce paternal gouvernement genevois, qui lui assure une si confortable petite existence

quostée de bien-être et éclairée par les nobles distractions de l'esprit.

Vacances d'Artiste.

M. Augustin Filon a mis sous le patronage de Topffer sept histoires qu'il place en Suisse, et qu'il raconte avec cette grâce, ce goût, cette malice retenue, cette émotion dissimulée, ce demi-sourire, cette indulgence, qui n'ont que les airs de l'optimisme.

Sapho de Merville, la danseuse, disparaît le 31 juillet, et l'on voit arriver le ter août au soir, dans une petite pension d'une petite ville suisse, Mlle Hedwige Kaufmann, de Nancy, accompagnée de sa mère: Sapho et son habituelle. Le tableau de la pension est charmant de malice et de vérité. Mlle Hedwige est la modeste des jeunes filles; elle est invitée à un mariage, elle est demoiselle d'honneur, on lui enseigne la valse, et un étudiant en théologie s'éprend d'elle. Elle est belle dans la montagne, près de Christ. Elle s'émeut, elle va être tentée, elle s'enfuit... Quelques années après elle rencontre à Londres un ténor de Covent Garden: c'est l'étudiant en théologie; il a tout quitté pour la suivre, il a appris le chant pour la rejoindre, et dans ces soirs divers, il l'a oubliée. Elle même, qui a failli aimer le pasteur, reste étrangère à ce chanteur; il la perd par le soin qu'il a pris de la conquérir.

Voici maintenant, si vous voulez bien, la seconde histoire. Il y a près de Genève une institution dont la directrice, Mme Bonnet-Beautemps, élève une centaine de jeunes filles: "Quelques Allemandes, des Roumaines, des Japonaises, des Egyptiennes, bon nombre d'Américaines et de rastaquouères; on y a vu la fille d'un chef Basuto et le fruit d'un des nombreux mariages du sultan d'Atchin". Il y avait dans cette pension une petite sous-maitresse, Mlle Charreins, si timide... Elle fut chargée de mener à Champéry, pendant l'été, celles des pensionnaires qui n'allaient pas en vacances, une douzaine, dont les chefs étaient Jeanne de Saint-François, Mercedes Jackson et Olga Petkoff, l'une Parisienne, l'autre Américaine et la troisième Bulgare. Lutte épique! Miss Jackson entre dans Champéry en jouant sur le piston le "Yankee doodle". "Hip hip, hurrah!" répond une voix, et la première personne rencontrée se trouve être ainsi un jeune Américain, M. Harris, photographe, dit-on, les fenêtres de son logement donnent précisément sur la pension, et il passe ses journées, la pipe à la bouche, en bras de chemise, à considérer ce qui se passe. "Comme il a peu de besogne, le pauvre garçon!" se dit Mlle Charreins. Une première fois, il intervient, en révélant à la petite sous-maitresse une farce cruelle qu'on lui a faite. Le lendemain, il rencontre miss Jackson, qui lui tourne le dos. Pour faire la paix, il lui promet de la débarrasser à tout jamais de Mlle Charreins. Il propose en effet à celle-ci d'aller jusqu'à la poste en automobile: curieuse et tentée, elle accepte; on dépasse la poste, on dépasse la chapelle, on arrive à Montreux, où Harris, qui est le fils du roi de la dynastie, épouse Mlle Charreins.

Il faudrait tout conter: comment le géologue anglais Easton trouva dans la maille du caïenn la réputation de toutes les théories qui avaient fait sa gloire, et comment il y laissa, comment miss Newcome, pensant séduire l'illustre chimiste Renaud (celui qui a découvert le stannium) réussit, et soudain, pour achever son succès, chante précisément à Renaud une romance de Mozart qui rappelle soudain au savant la femme qu'il a perdue: évocation qui le délivre aussitôt du mauvais charme. Mais ce qui ne se peut rendre, c'est l'esprit, le goût de peindre et le dégoût d'appuyer de telle sorte que le croquis est déliné et demeure spirituel. Le monde qui ressemblerait à ce livre, aurait bien son petit arrière-fonds d'imbéciles, dont il faut se méfier, car ces comiques deviennent facilement maléfaisants; on y trouverait sans doute aussi un

premier plan d'arriboberius, quelques toqués, plusieurs coquettes, un seul scélérat, et une réserve d'humanité moyenne à qui il faudrait pas demander d'héroïsme; mais son principal charme lui serait donné par quelques personnes naïves, timides et tendres, qui, après mainte épreuve, seraient, par un miracle naturel, amenées doucement au destin le plus heureux. Et ce serait charmant.

Figure Curieuse

La plus curieuse figure de la campagne actuelle au Maroc est peut-être, ce "Caïd Rouge" aux mains paralysées que tous les jours va caracolant en tête des ennemis, inoieux des balles qui trouaient son baroude pourpre, et aux yeux elle est invulnérable, dit avec orgueil la légende marocaine. "L'Echo du Merveilleux" nous apprend l'origine de cette légende: Un ancêtre du caïd actuel, fort redouté pour ses rapines et sa ferocité, avait décollé un marabout qui osait lui faire des réprobations.

Un peu inquiet tout de même de cet acte barbare, le farouche guerrier se rendit près du Sultan. En route, dans une oasis, il trouva deux grenades d'une grosseur et d'une beauté extraordinaire. Il en cueillit une pour l'offrir au Prince, mais quand il voulut la tirer de son baroude, ce fut la tête du marabout qui tomba de ses mains éponantées; et ces mains saignantes se paralysèrent aussitôt. Le Sultan voyant qu'Allah avait pris la peine de peiner lui-même, se contenta de chasser le meurtrier de sa présence. Et il s'en alla sur un âne dont un enfant lui tenait les rênes, vers un saint fort célèbre dont le tombeau se voit encore entre l'El-Zerga et l'Atlantique, Sidibon-Selham, grâce auquel, par parenté, la lagune n'est plus en communication avec la mer. Un jour qu'il voulait la traverser à pied sec, il jeta son manteau sur l'eau, qui se retira et fut remplacée par un bourellet de sable.

Sidibon-Selham refusa de lever le caïd de son pèché. — La malédiction qui l'a frappé lui dit-il, s'étendra sur les premiers nés de ta race et ils porteront des vêtements rouges en mémoire du sang répandu, jusqu'au jour où le grand maître, le Sauveur, paraîtra dans l'Est, marchera sur Fez, et, dans la mosquée sainte de Kairnin, recevra de la main du Maître de l'Heure le glaive sacré, dans une des colonnes de marbre de l'édifice, avec lequel il conquerra le monde.

Voilà pourquoi—simplement—le Caïd Rouge a les mains paralysées.

Exécution d'une femme en Allemagne.

La femme Feige, qui avait empoisonné plusieurs personnes pour hériter de leurs biens, a été exécutée récemment à Grane. La condamnée a montré beaucoup de courage. L'au-dé-là a cherché en vain à lui arracher un aveu. Elle a continué à affirmer qu'elle n'avait pas commis les assassinats et que son seul tort avait été de commettre des imprudences avec des poisons.

Congrès national des fermiers.

Oklahoma, City, 17 octobre.—La vingt-septième session annuelle du Congrès National des Fermiers s'est assemblée aujourd'hui dans cette ville, sous la présidence de M. John M. Stahl de Chicago. Des délégués de tous les Etats et territoires de l'Union étaient présents.

Faillite d'une maison de banque.

Liambourg, Allemagne, 17 octobre.—La maison de banque Hattler, Sohl et Cie, de cette ville, a été déclarée en faillite aujourd'hui. Le passif de la banque s'élève à 30,000,000 de marks.

"APENTA"

Le plus Sûr de tous les Purgatifs de Famille.

L'EAU D'APENTA est le plus précieux et le plus sûr des laxatifs et purgatifs à cause de sa RICHELSE en purgatifs salins naturels.



SOLEZ-VOUS EN PIANO DE PREMIERE CLASSE. On tout autre instrument de Musique. Les meilleurs sont: Selaway Mobin, Chase, Kamm, Fischer, Parkard, Scherer, Shansinger, Grunewald. Joueur de Piano Apenta, 88 Notes. (Jouer sur tout Piano). Et sera vendu à condition la plus facile chez GRUNEWALD, 735 RUE CANAL.

DIAMANTS, MONTRES, Bijoux en Argent et Or Massif.

A. M. HILL, 635 rue du Canal.

JE CROIS QUE C'EST VICTOR HUGO QUI A DIT QUE CE MONDE...

W. G. TEBAUT, 217 RUE ROYALE. Président de la Ligue Anti-Tuberculeuse de la Louisiane.

UNION SANITARY EXCAVATING CO.

Fosses, Voûtes, Lieux d'Aisance Souterrains, Etc. Bureau 844 Rue Commune, entre Baronne et Carondelet.

LA PLUS GRANDE EXPOSITION De Véhicules, Harnais et Accessoires

Joseph Schwartz Co., Ltd, RUES LAFAYETTE ET BARONNE. Les Visiteurs de la Campagne et sont Spécialement Invités.